

MUSÉE KHMER DE COMPIÈGNE (1874-1884) vestiges d'[Angkor](#)

MARINE ET COLONIES
(*Le XIX^e siècle*, 27 février 1874, p. 2, col. 6)

Oa assure que le palais de Compiègne serait utilisé très-prochainement comme musée d'antiquités indo-chinoises. On réunirait dans ces galeries les objets provenant du musée chinois de Fontainebleau et ceux qui forment le musée d'ethnographie du Louvre et qui se trouvent resserrés au second étage dans quelques salles à la suite du musée de marine. Enfin, il existe paraît-il, dans les magasins du ministre de la marine et des arsenaux maritimes, un certain nombre de pièces qui viendraient augmenter ce noyau déjà considérable et auquel il ne manquerait, pour en faire un ensemble presque complet, que de joindre les objets antiques et artistiques qui figurent à [l'exposition permanente des colonies](#), au palais de l'Industrie.

Plusieurs caisses d'objets sont, dit-on, déjà arrivées à Compiègne.

UN NOUVEAU MUSÉE À COMPIÈGNE
(*Le Bien public*, 26 avril 1874, p. 1, col. 1-4)

Depuis plusieurs mois, on a pu voir mélancoliquement rangées sur le trottoir de la cour du Louvre, du côté de la colonnade, une centaine de caisses fort grandes, et de formes très bizarres, sur lesquelles la pluie et le soleil ont fait de sensibles avaries. Quelles étaient ces caisses et pourquoi cet abandon ?

Le public n'en aurait probablement pas été instruit de sitôt, sans un heureux hasard qui m'a fait assister hier à l'enlèvement de ces caisses et à leur chargement sur les camions du Chemin de fer du Nord.

Ces caisses sont parties à destination du château de Compiègne, et leur contenu va servir à former un musée nouveau, musée qui sera d'un immense intérêt, car il révélera à la France et à l'Europe une civilisation et un art disparus depuis des siècles.

Ce sera le musée Khmer.

*
* *

Comme tout ce qui vient de l'Inde, berceau du monde, mère de tous les peuples, les Khmers sont inconnus de l'Europe.

Les idées morales et religieuses de l'Inde commencent à être vulgarisées grâce aux efforts de la société asiatique ; grâce surtout aux ouvrages de vulgarisation de M. Louis Jacolliot que j'ai indiqués sommairement et sur lesquels je reviendrai, quand j'aurai étudié avec l'attention qu'ils méritent les livres d'exégèse religieuse publiés par les adversaires des libres penseurs, et notamment les derniers parus, ceux de M. l'abbé Bougaud.

Si les œuvres sacrées des Indous ont été déchiffrées et traduites, il n'en est pas de même de leurs œuvres d'art, et surtout de leur architecture puissante, colossale, extra-humaine.

De toutes les contrées de l'Asie, la moins explorée a été l'ancien empire des Khmers.

Entre les possessions anglaises de l'Inde et l'empire du Milieu, dans cette vaste presqu'île de l'Indo-Chine, que nous connaissons encore à peine, il existe un petit royaume autrefois florissant, le Cambodge, qui confine au royaume de Siam et à la Cochinchine française.

Le Cambodge est aujourd'hui sous le protectorat de la France.

Oublié complètement jusqu'à la conquête de la Cochinchine par l'amiral Rigault de Genouilly, le Cambodge a été, pour ainsi dire, découvert de nouveau par un courageux voyageur français, l'intrépide Mouhot qui, comme Jacquemond dans l'Inde, paya de sa vie son dévouement à la science.

Le premier, il appela l'attention de l'Europe sur les merveilleuses ruines d'Angkor, dernier vestige de la civilisation Khmer qui s'étendait autrefois sur l'Indochine entière.

Après Mouhot, le commandant Doudard de Lagrée, chef de la mission d'exploration du Mé-Kong visita, au début de son voyage, les ruines des monuments de l'ancien Cambodge.

La relation de ce voyage et le magnifique album dessiné par le lieutenant de vaisseau Delaporte nous ont révélé ces ruines si curieuses.

*
* * *

Malheureusement les pionniers de la science, comme les missionnaires de la foi ont leurs martyrs.

M. de Lagrée était tombé sur les confins du Thinet, un autre des voyageurs, M. de Carné, mourut peu de temps après son retour en France ; enfin, M. Garnier, qui avait échappé aux dangers du premier voyage, vient de trouver, tout dernièrement, une fin glorieuse dans l'expédition d'Han-hoï.

La moitié des voyageurs avait donc succombé ; mais tel est l'attrait des découvertes que l'un des trois derniers survivants n'hésitait pas, l'année dernière, à prendre le commandement d'une nouvelle expédition et à se lancer une fois encore dans les dangereuses solitudes de l'Indo-Chine.

Le ministre de la marine avait nommé le lieutenant de vaisseau M. Delaporte, chef d'une mission d'exploration au Tong-Kin.

Le ministre de l'instruction publique chargea le jeune voyageur d'aller compléter l'étude des antiquités du Cambodge et de recueillir pour nos musées nationaux des spécimens de cet art khmer, encore complètement inconnu en Europe.

Des circonstances qui tiennent à la politique de l'Extrême-Orient ont ajourné jusqu'à présent l'exploration du Tong-Kin ; quant à la mission artistique, elle a pleinement réussi, et son principal résultat va être, je l'ai dit, la création d'un musée. Malheureusement, on n'a pu trouver un local à Paris on a dû reléguer le musée Khmer à Compiègne.

Il m'est impossible de donner des détails précis sur les spécimens de l'art indochinois découverts par M. Delaporte et ses compagnons dans les forêts du haut Cambodge.

Le *Journal officiel*, dans ses numéros des 1^{er} et 2 avril, a inséré un rapport de M. Delaporte sur sa mission.

Nos compatriotes ont accompli des prodiges pour débarrasser les ruines des temples et des palais envahis par les lianes, les arbres et les ronces.

Mais ils ont entrevu les vestiges d'une grandiose civilisation.

Pour en donner une idée j'extraits de la relation de M. Delaporte les lignes suivantes :

Preasat Prathcol consiste en une enceinte rectangulaire avec portes monumentales ornées de statues de géants et de grands lions.

Au centre de l'enceinte et à l'extrémité d'une allée intérieure qui fait suite à la chaussée de l'est, s'élève une haute tour. Sa base est en forme de croix grecque avec quatre portes précédées de piliers formant péristyles et supportant des entablements surmontés de frontons avec tympans couverts de bas-reliefs.

Ce qui reste de la tour en partie détruite est couvert de sculptures fines, élégantes, et dont l'assemblage ornant le monument sans rompre ses lignes principales, est d'un remarquable effet décoratif.

Le long du soubassement règne un cordon de statues à genoux, les mains jointes. Plus haut, chaque pilastre est orné d'une femme demi-nue tenant une fleur à la main et debout dans une sorte de niche ogivale qu'entourent de fines arabesques. Sur chacune des surfaces courbes qui s'étendent d'une porte à l'autre, on voit, à droite et à gauche, deux groupes symétriques composés de saints et de figurines de danseuses, et au milieu trois têtes d'éléphants qui semblent sortir de la muraille leurs trompes, gracieusement recourbées, s'enroulent autour de lianes et débranches chargées de feuillages...

*
* *

Voilà ce que les explorateurs français ont vu. Que devait-ce être à l'époque où ces palais étaient habités par ces souverains fastueux de l'Asie, qui dépassaient en apparat tout ce que l'imagination peut rêver ? [Un touriste chinois va nous l'apprendre ; il a visité le Cambodge huit siècles avant notre ère](#) ; il dit :

La ville capitale (Ang-Kor) peut avoir vingt li de tour (deux lieues).

Elle a cinq portes, chacune double. Celle qui est tournée vers l'orient a deux ouvertures, les autres n'en ont qu'une. Au delà des portes est un grand fossé, et au delà du fossé des boulevards de communication avec de grands ponts.

De chaque côté du pont, il y a cinquante-quatre statues de pierre représentant des divinités. Elles sont très grandes et ressemblent à des statues de généraux et ont la physionomie menaçante.

Les piles des ponts sont toutes en pierre et les arches sont figurées en forme de serpent. Chaque serpent a neuf têtes.

Les cinquante-quatre statues tiennent toutes un serpent à la main.-

Au-dessus des portes de la ville, il y a de grandes têtes de Bouddha en pierre à cinq faces tournées vers l'orient, celles du milieu a une coiffure ornée d'or. Des deux côtés de la porte sont des figures d'éléphant sculptées sur la pierre...

Il y a aussi un pont en or et deux figures de lion faites de même métal, à droite et à gauche du pont ; on y voit une statue de Bouddha en or, à huit corps.

Il y a une tour en or, entourée de vingt autres tours de pierre ; au nord de la tour d'or, est une tour de cuivre, beaucoup plus haute que la première, et qu'on ne peut regarder sans étonnement.

Dans l'intérieur du palais, il y a encore une tour d'or.

(Extrait-du *Tching-la Foug-Thou-Ki* ou description du pays de Tching-la.)

*
* *

Ces citations font vivement désirer que l'ouverture du musée Khmer à Compiègne ne se fasse pas trop attendre.

Nous irons le visiter -avec empressement, et nous pourrons nous rendre compte par nous-mêmes du caractère de cet art encore mystérieux pour les Européens.

N'est-il pas à souhaiter aussi que les explorations soient reprises ?

En terminant son rapport, M. le lieutenant de vaisseau Delaporte se dit prêt à repartir avec ses collaborateurs, animés comme lui d'une admirable ardeur de découvertes.

Citons leurs noms ; ces hommes font honneur à la France et ont contribué à faire aimer et respecter notre pays dans la Haute-Asie. Ce sont :

MM. Bouillet, hydrographe de la marine,
Ratte, ingénieur civil,
Dr Harmand, médecin de la marine,
Dr Jullien, naturaliste,
Faraut, conducteur (ponts et chaussées) ;
Filoz, capitaine d'infanterie de marine.

Adressons aussi nos félicitations et nos remerciements à M. l'amiral Dupré, gouverneur de la Cochinchine ; administrateur éclairé et patriote, il a secondé de tout son pouvoir les explorateurs courageux et patients qui sont allés à la découverte de fart Khmer, florissant il y a des milliers d'années là où se dressent aujourd'hui, envahissantes et dévastatrices; des forêts inextricables.

THOMAS GRIMM.

LA VEILLE ET LE LENDEMAIN
(*Le Bien public*, 29 avril 1874, p. 2, col. 3)

.....
Au quai du Louvre, on déballé d'énormes caisses. C'est le futur musée du Cambodge, des objets venus de ces villes lointaines comme Angkor qui, huit cents années avant notre ère, détachait sur le ciel sa tour d'or entourée de vingt autres tours de pierre, ses forteresses de cuivre, ses ponts d'or que gardait un Bouddha gigantesque ruisselant de pierreries de la tête aux pieds. Cette exposition, sur laquelle M. Thomas Grimm a donné dans le *Petit Journal* d'intéressants détails, sera vraisemblablement installée au palais de Compiègne.

.....
ÉCHOS DU JOUR.
(*Le Soleil*, 22 août 1874, p. 3, col. 6)

M. de Chennevières¹ s'est rendu avant-hier à Compiègne pour visiter le nouveau musée Khmer, qui comprend une curieuse collection de sculptures et d'architecture du Cambodge.

M. Delaporte, lieutenant de vaisseau, qui a dirigé la mission scientifique chargée de rechercher ces curieux spécimens de l'art dans l'Extrême-Orient, a été l'organisateur de cette collection.

M. de Chennevières a témoigné à plusieurs reprises à M. Delaporte le vif intérêt que lui inspiraient ces spécimens d'un art presque inconnu en Europe.

¹ Directeur des beaux-arts.

OUVERTURE AU PUBLIC

ÉCHOS DE PARIS.

(*Le Soleil*, 29 août 1874, p. 3, col. 3)

La vaste salle d'armes du palais de Compiègne vient d'être aménagée pour recevoir les monuments de sculpture et d'architecture recueillis par la mission scientifique qui, l'année dernière, a visité les ruines des anciens monuments khmers du Cambodge, sous les ordres de M. Delaporte, lieutenant de vaisseau. L'ensemble de ces œuvres d'art forme un véritable musée : le musée khmer est composé de statues de divinités, de rois, de danseuses, de lions, éléphants, dragons et autres animaux fantastiques, ainsi que d'un grand nombre de monuments d'architecture et de bronzes. Le musée nouveau (le seul existant en Europe) contient, en outre, une collection de photographies prises au milieu des ruines, et donnant une haute idée de l'art et de la civilisation des anciens Khmers, qui étaient restés ignorés pendant des siècles, et dont l'existence n'a été révélée que depuis l'arrivée des Français en Cochinchine. De nombreux moulages de bas-reliefs, des inscriptions et des sculptures nouvelles compléteront bientôt l'ensemble réuni à Compiègne, qui compte déjà 20 pièces capitales et près de 80 fragments intéressants. Le directeur des beaux-arts a visité dimanche dernier ces collections qui seront désormais ouvertes au public les dimanche, mardi, jeudi et samedi.

ÉCHOS DE PARIS.

(*JORF*, 7 septembre 1874, p. , col. 6410-6411)

La direction des beaux-arts vient d'organiser dans la salle des Gardes du palais de Compiègne une exposition permanente des antiquités rapportées du Cambodge par la mission que dirigeait M. le lieutenant de vaisseau Delaporte.

La nouvelle collection se compose de quatre-vingts pièces de sculpture et d'architecture, dont les principales sont : un groupe de deux géants supportant un corps de dragon, un géant isolé appuyé sur une massue, diverses statues entières ou fragments de statues de divinités hindoues, de rois et de femmes ; un éléphant, deux lions, des dragons, plusieurs statuettes et petits groupes en pierre et en bronze ; un fronton et des entablements ornés de bas-reliefs, des fragments de piliers, pilastres, stèles, colonnettes, balustres, frises, etc. Le musée contient en outre des moulages de sculptures diverses, quelques inscriptions, une carte des ruines khmers connues, et une collection de photographies. Cet ensemble sera prochainement augmenté de nombreux moulages de bas-reliefs et de pièces originales recueillies par M. le capitaine d'infanterie de marine Filoz et par M. le conducteur Faraut.

Le musée khmer est le premier qui ait été fondé en Europe. Il contient des pièces d'art remarquables et des documents nombreux que nos savants utiliseront pour l'étude de la civilisation des anciens Cambodgiens, civilisation oubliée aujourd'hui et qui, jadis, a couvert l'Indo-Chine d'immenses et splendides monuments.

M. le marquis de Chennevières, accompagné d'une partie du personnel de la direction des beaux-arts, s'est rendu à Compiègne pour visiter le nouveau musée. Il a été reçu par le lieutenant de vaisseau Delaporte, chargé de présider, de concert avec M. Lafolloye, architecte du palais, à l'installation des objets d'art rapportés de ses voyages.

Après avoir examiné en détail les antiquités khmers dont la vue l'a vivement intéressé, le directeur des beaux-arts a parcouru la salle d'armes occupée par la collection gallo-romaine autrefois placée dans l'orangerie, et visité le musée des

tableaux anciens, organisé par l'administration du Louvre dans la salle des fêtes et dans les salles voisines.

Le palais de Compiègne sera désormais ouvert au public les dimanche, mardi, jeudi et samedi de chaque semaine.

Le musée Khmer à Compiègne.
(*Le Journal des débats*, 26 novembre 1874, p. 3, col. 3-5)

Compiègne est loin. Un musée à Compiègne, c'est donc presque un musée perdu. On s'explique dans les villes de province un musée local, comme elles en ont presque toutes et comme Compiègne a le sien, celui que lui légua M. Vivenel — dans les salles de son curieux et charmant hôtel de ville. On comprend encore aux environs de la capitale un musée ayant une destination particulière et demandant un vaste emplacement, comme celui qui est consacré à nos antiquités nationales et aux monumens préhistoriques dans le château de Saint-Germain. On ne comprend pas qu'on ait été porter à vingt lieues de Paris une centaine de pièces qui auraient pu trouver leur place au Louvre et y auraient fait fort bonne figure, et qui, isolées sous un vestibule, ne se rattachant à rien de ce qui les avoisine, ne suffiraient jamais à attirer les touristes si ceux-ci n'entrevoyaient, après cinq minutes consacrées aux antiquités cambodgiennes, une visite aux appartemens des anciens maîtres du palais.

Mais, de ce que ces pièces sont à Compiègne, ce n'est point une raison pour ne pas dire ce qu'elles valent et le très grand intérêt que, dans leur petit nombre, elles présentent.

C'est par le voyage du naturaliste français, Henri Mouhot, à Siam, dans le Cambodge et dans le Laos, de 1858 à 1861, que nous fut révélée l'existence des merveilleuses ruines d'Angkor, ancienne capitale d'un empire aujourd'hui démembré, celui des Khmers, dont l'origine et la durée nous sont encore inconnues. La tradition dit que cet État comptait 120 rois tributaires, une armée de 5 millions de soldats, et que les bâtimens du trésor royal couvraient à eux seuls un espace de plusieurs lieues.

Si les traditions sont, en général, menteuses, celle-ci pourrait l'être moins que les autres. L'immensité des constructions découvertes, le prodigieux travail artistique dont chaque pierre a été l'objet donnent la plus grande idée du peuple à qui on doit une telle œuvre. Quant à ce peuple lui-même, quant au prince qui a commandé ces merveilles, ils n'ont pas même laissé de souvenirs. Les habitans actuels du pays répondent, lorsqu'on les interroge sur l'origine des temples d'Angkor : « C'est l'ouvrage du roi des anges, Pra-Enn », ou bien : « C'est celui des géans », ou encore : « On les doit au roi lépreux », ou enfin : « Ils se sont créés d'eux-mêmes. » Les quelques bonzes qui gardent les ruines n'en savent pas plus long, et les inscriptions qui recouvrent les parois sont pour eux, comme pour tous les Cambodgiens, lettre morte.

La seule chose qu'on puisse conjecturer, c'est que ces temples sont contemporains d'une invasion venue de l'ouest, important avec elle le bouddhisme dont on retrouve la marque dans tous les détails de leur ornementation. Les conquérans de race supérieure à la population mongolique mélangée de cette partie de l'Indo-Chine ont dû, pendant plusieurs siècles, dominer tranquillement le pays, ce qui a permis d'exécuter ces œuvres de longue haleine où ne se remarquent pas les traces d'un art dans l'enfance et qui cherche sa voie, mais seulement celles de la perfection d'emblée suivie d'une courte décadence.

Après Mouhot, ces mêmes lieux ont été explorés par le voyageur allemand Bastian, puis, plus à fond, par l'expédition placée sous les ordres du capitaine de frégate Doudart de Lagrée, expédition dont faisaient partie les lieutenans de vaisseau Francis Garnier et Delaporte. Garnier a décrit, M. Delaporte a dessiné. De leur collaboration est

sorti un beau livre dont le *Tour du monde* avait donné la primeur à ses lecteurs. L'enthousiasme des nouveaux voyageurs en présence du sanctuaire d'Angkor (Angkor wat) et d'Angkor-la-Grande (Anghor-Tom) dépasse encore celui de Mouhot. Les magnifiques chaussées qui conduisent à l'ancienne ville, les murs qui forment le carré de son enceinte sur un développement de 40 kilomètres, les tours qui y sont disséminées, les arcs de triomphe qui servent de portes, les escaliers gigantesques qui conduisent aux temples, ces temples eux-mêmes, sur lesquels s'élèvent des centaines de clochers (*stoupas*) dont la partie supérieure est formée des pierres les plus volumineuses et les plus délicatement travaillées, tout cela présente un aspect qui fait penser à un Michel-Ange inconnu et placer à côté de l'art grec un art asiatique qui ne lui est pas de beaucoup inférieur.

Mais des dessins, des photographies même ne pouvaient suffire à faire comprendre à l'Europe la majesté de ces restes. Rentrés en France, les voyageurs sollicitèrent une nouvelle mission avec l'autorisation de recueillir sur place les fragmens facilement transportables. MM. Jules Simon et Charles Blanc encouragèrent cette idée, et M. Delaporte partit en mars 1873 avec des présens pour le roi du Cambodge et ayant à sa disposition deux bâtimens à vapeur destinés à remonter les cours d'eau peu profonds dont le pays est sillonné.

La saison était mauvaise, et sous un ciel qui a tué Mouhot, qui a tué M. de Lagrée, l'époque des pluies augmente encore le danger. On se mit en marche cependant. M. Delaporte a raconté dans son rapport toutes les péripéties de cette excursion sur le grand lac Tonly-Sap, dans un réseau de rivières inconnues, dans des forêts impénétrables où les singes jouent avec les crocodiles, et auprès desquelles vivent misérablement des peuplades sauvages dont on ne peut que difficilement obtenir le concours. Ce fut à la suite de cette pénible marche que les voyageurs arrivèrent à Préasal-Prathcol, puis à Ponteay-Pracan et à Préasal-Prea-Tomrey, où les fouilles furent commencées et où l'on retrouva sous des décombres la plupart des objets rassemblés aujourd'hui à Compiègne.

Deux mois suffirent à épuiser les forces des chercheurs ; la fièvre des marais les prit l'un après l'autre ; il fallut leur envoyer de Saïgon des renforts en hommes et en matériel. M. Delaporte, M. Ratte, géologue de la mission, M. Bouiller, ingénieur hydrographe, durent quitter la place ; seul, le médecin, le docteur Harmand, résistait à cette funeste influence du climat, et ce fut le capitaine Filoz, commandant l'expédition envoyée à leur secours, qui ramena les sculptures déjà rassemblées, et qui, ne pouvant, par suite de l'opposition du roi de Siam, sur le territoire duquel est situé Angkor-Wat, rien enlever de la grande pagode, procéda au moulage des bas-reliefs les plus intéressans. Les moules ayant même été détruits par un accident de voyage, il revint sur ses pas, les refit, et c'est à cette persévérance que nous devons de les posséder aujourd'hui.

Nous disions plus haut que l'art khmer paraissait n'avoir pas eu d'enfance. La vue d'un des géans trapus appuyés sur une massue qui gardaient l'entrée principale de Préasal-Pratbcol semblerait démentir cette assertion, quoiqu'il ne soit barbare que dans la forme générale et que les détails en soient fort soignés ; mais il faut considérer, dans l'ornementation en plein air, deux choses distinctes qu'on est trop souvent porté à confondre. Les sujets destinés à être vus dans un ensemble d'architecture doivent être faits pour s'accorder avec cet ensemble. Les géans dont nous parlons ne sont pas des statues proprement dites et offertes isolément à la vue du critique. Elles entrent dans la composition même du monument, et elles prennent à cela un caractère architectural plutôt que sculptural. C'est bien certainement le même sentiment qui guidait les Egyptiens pour leurs colosses et leurs sphinx ; les statues grecques elles-mêmes, placées dans les mêmes conditions, sont toujours drapées et calmes. Nos maîtres ne comprenaient pas et, en y réfléchissant bien, on ne comprend pas beaucoup mieux

aujourd'hui qu'il y ait une juste conception artistique dans l'accolement des lignes rigides d'un monument et des lignes tourmentées d'une statue en mouvement.

C'est ce même raisonnement qui a inspiré sans doute aux Khmers l'emploi si fréquent qu'ils ont fait de l'éléphant. L'éléphant est la plus vraie, on pourrait dire la seule vraie, des cariatides. C'est, du reste, le principal motif employé dans toute l'Inde à cet usage, et à côté de lui, comme sujets de décoration tirés du règne animal, il n'y a guère de place que pour le lion et le serpent.

Il y a à Compiègne un admirable éléphant. Le grès ferrugineux qui a servi pour la plupart des ouvrages khmers lui donne une teinte tellement approchante de la réalité qu'il pourrait faire illusion. À côté de lui sont des lions assis ou debout ; mais ces lions semblent avoir subi l'influence de la proximité de la Chine, et leurs mâchoires exagérées et garnies de dents de requins les font détonner au milieu de tout ce qui les entoure. Le lion debout est cependant d'un beau mouvement.

Le serpent est non seulement un motif d'ornementation, mais un animal sacré et, comme tel, il prend le nom de dragon et une forme un peu fantastique. Il a généralement sept têtes. La multiplication des têtes et des bras, propre au bouddhisme, se retrouve dans beaucoup des statues khmers ; mais nous devons signaler l'emploi vraiment original que les artistes de ce pays ont su faire du dragon.

Nous avons parlé des magnifiques chaussées dallées (*khno*) qui conduisent aux portes des villes. Ces chaussées sont souvent bordées de bassins revêtus de pierres (*sras*), et auxquels on accède par de larges escaliers. Des balustrades séparent la chaussée du bassin. Or ces balustrades — la tête de l'une d'elles est à Compiègne — sont souvent ainsi conçues : En avant s'élève et s'étale le monstrueux éventail formé par les sept têtes accolées du dragon ; le corps de ce dragon vient ensuite et court jusqu'au bout de la ligne, porté, embrassé, soulevé par les efforts de géants isolés ou de groupes de géants. C'est d'un effet à la fois bizarre et grandiose, et dans ce cas on comprend le mouvement de ces géants, accroupis, à genoux, gonflant leurs joues, tendant leurs muscles ; ils animent une scène dont ils sont les seuls acteurs ; ils forment par eux-mêmes un ensemble.

Les têtes superposées de plusieurs de ces géants se comprennent moins. C'est un assemblage incohérent qui a pu être inspiré par les têtes à plusieurs faces du Bouddha, mais qui en sont une déviation maladroite. Il y a à Compiègne plusieurs têtes de Bouddha à trois ou quatre faces, le plus souvent à quatre. Ces faces ne se ressemblent pas toutes, mais toutes ont un caractère qui n'est pas celui des races actuelles du Cambodge. Elles prouvent l'importation de l'art en même temps que celle du culte ; elles sont exactement du type indou et n'ont rien du mongol.

Plusieurs statues du Bouddha assises les jambes repliées, dans l'attitude consacrée, se trouvent à Compiègne ; l'une d'elles est en bronze. Au près de ces simulacres religieux s'en trouve un autre qui serait purement civil si c'était, comme on le dit, la statue du fameux roi lépreux auquel on devrait, d'après les traditions, les travaux d'Angkor. Rien ne peut prouver la vérité de cette attribution. On n'a qu'un fragment de cette figure que Mouhot et M. Garnier ont cependant dessinée tout entière. Rien n'y montre un roi, ni surtout un roi lépreux ; mais, chose étrange, la pose et l'expression rappellent cette charmante statue de notre musée égyptien, le Scribe accroupi.

C'est dans les sujets les plus exigus, dans les bas-reliefs principalement, que l'on peut le mieux juger la délicatesse de l'art khmer. Une frise, composée de danseuses au nombre de neuf, est une chose admirable. Le mouvement est vrai, les ceintures flottent comme il faut, les jambes et les bras sont dans un accord parfait ; le sourire obligé de la danseuse erre sur les lèvres de ces bayadères de pierre. Ce morceau est un petit chef-d'œuvre.

C'en est une autre, mais seulement de patience, que cette borne sacrée quadrangulaire sur laquelle sont sculptées en lignes égales plus de mille figures de

soldats. C'en serait un troisième que cette statue de danseuse isolée si elle était complète, et si un malheureux support en fer qui la consolide ne la rendait ridicule.

Des colonnettes en petit nombre et des plaques de revêtement donnent une idée exacte des subtilités de l'ornementation khmer. Rien de plus compliqué et de plus curieux que ces arabesques, ces dessins géométriques, ces feuillages fouillés avec une étonnante précision. C'est moins confus que l'art arabe et indou, c'est plus varié et plus fin que l'art grec, et c'est, on peut le dire, aussi digne de la qualification de classique.

À côté de ces pièces originales se trouvent quelques moulages. Les plus importants sont ceux qui représentent la scène de la *Mort du roi des singes* et l'empreinte du *pied de Bouddha*.

La Mort du roi des singes est tirée de ces vieux poèmes indous qui ont sans doute beaucoup contribué aux idées nouvelles, quoiqu'on ne les en accuse pas encore, sur la descendance de l'homme. Les Indous ont été frappés de temps immémorial de cette ressemblance entre l'homme et les anthropomorphes. Dans cette scène, il s'agit évidemment d'un combat pour la prééminence dans les forêts indiennes. Le roi des singes est étendu sur un lit ; son fils -aîné, avec une couronne à trois tours sur la tête, le soutient. Il a une flèche en pleine poitrine, et il semble prononcer un discours qu'écoutent ses enfans rangés autour de lui. Les coiffures diverses des assistans indiquent leur rang. La scène se passe dans un bois de palmiers. Les physionomies des singes représentent un mélange de tristesse et de colère, rendu avec une extrême justesse. Tout est remarquable, et l'on voit que l'artiste qui s'est inspiré, pour ce bas-relief, des combats de Rama contre Revana, assisté de l'armée de singes de Hanoumôn, avait la foi qui enfante les belles choses.

Le *pied de Bouddha* pourrait bien être une allégorie philosophique d'une grande valeur. Il ne ressemble d'ailleurs à un pied que parce qu'il est divisé à sa partie antérieure en cinq parties égales qui peuvent être prises pour des doigts ; l'aspect général est celui d'un œuf ; de l'œuf duquel tout est sorti, de l'œuf mystique générateur de l'univers. Le talon est formé de demi-cercles concentriques où sont dessinés des poissons, ce qui rappelle la croyance au monde sorti des eaux. La plante du pied, divisée en une série de carrés, présente dans les parties les plus voisines du talon, c'est-à-dire de l'eau, des végétaux primitifs, des mousses, des algues, plus haut, des animaux parmi lesquels quelques uns sont fantastiques, et plus haut encore des animaux réels, puis des hommes. Le centre est occupé par la roue solaire, ce qui peut signifier, dans la cosmologie indoue, que le soleil a fait sortir de la terre, d'abord envahie par les eaux, les végétaux, les animaux, puis l'homme. Les carrés supérieurs ne représentent plus que des figures symboliques ayant trait à la religion et aux croyances qui doivent dominer l'ensemble de l'univers, représenté dans la partie inférieure de l'œuf. Il y aurait, au point de vue que nous signalons, une intéressante étude à faire sur ce pied de Bouddha, dont nous regrettons que la photographie ne soit pas dans le commerce comme le sont celles de la plupart des autres pièces du Musée.

Comme on le voit, d'après ce que nous venons d'en dire, la collection d'objets khmers, qui pourra être augmentée d'ici à peu de temps par les soins de notre résident français au Cambodge, M. Moura, et peut-être aussi par une expédition que voudrait entreprendre le docteur Harmand, le vaillant et vigoureux compagnon de M. Delaporte, est des plus précieuses. Elle aurait pu tenir dans une ou deux des salles vides du nouveau Louvre ; elle y aurait certainement produit un effet meilleur qu'à Compiègne ; elle y aurait mieux servi la science. Espérons qu'elle y reviendra.

Le château de Compiègne n'est pas fait pour un pareil emploi. Il n'a rien de ce qu'il faut pour devenir un musée. On y a mal à propos joint aux antiquités cambodgiennes quelques vitrines de haches de pierre et de débris gallo-romains dont la place était à Saint-Germain. Qu'on le débarrasse au plus tôt de cet ameublement scientifique qui jure avec l'ameublement officiel dont il est encombré depuis le premier Empire. Qu'on rende à Paris ce qui appartient à Paris : les documens dont ses travailleurs ont besoin

pour comprendre et rattacher ensemble les âges successifs de ces civilisations intermittentes qui, en se remplaçant, aboutiront finalement à la civilisation universelle.

J. ASSÉZAT.

CONGRÈS DE GÉOGRAPHIE
Excursion à Compiègne du 8 août.
(*Le Siècle*, 9 août 1875, p. 2, col. 3-4)

Le but de l'excursion de ce jour était la visite du nouveau et admirable musée Khmer, installé dans le palais de Compiègne.

Les Khmers étaient les anciens peuples qui habitaient le Cambodge, l'Annam et toute l'Indo-Chine, avant les populations actuelles ; ils ont laissé sur les territoires que nous venons de citer des ruines merveilleuses, qui témoignent d'une civilisation arrivée à son apogée, et d'un art grandiose et parfaitement original.

La connaissance de cette civilisation, absolument ignorée jusqu'au commencement de ce siècle, est une œuvre absolument française. Le premier ouvrage qui ait fait connaître en Europe l'existence de l'empire khmer est la traduction d'un écrit d'un officier chinois du 12^e siècle publié par notre savant sinologue Rémusat ; et le premier voyageur qui ait visité les ruines des antiques cités cambodgiennes est encore un Français, le naturaliste Henri Mouhot, dont le récit et les dessins, datés de 1861, ont été publiés dans le *Tour du monde*. « Depuis la découverte des villes enfouies de l'Assyrie par MM. Botta et Layard, écrit l'illustre archéologue anglais Fergusson, la découverte des cités ruinées du Cambodge est le fait le plus important qui se soit produit pour l'histoire de l'art en Orient. » Malheureusement, l'intrépide voyageur ne devait même pas assister à son triomphe ; il succombait, par suite de ses fatigues, avant d'avoir pu regagner la France.

Mais son œuvre a été reprise par d'autres de nos nationaux. Le commandant de Lagrée faisait, quelques années plus tard, une étude complète des monuments d'Angkor, et, chargé de diriger l'expédition du Mé-Kong, visitait les groupes des ruines de Siem-Reap, Melia, Priacan, Bachej, Bassac-Pnom, de 1863 à 1867. Les photographies, les dessins, les quelques spécimens de sculpture rapportés de cette campagne, offraient un tel intérêt que le gouvernement français se décida à envoyer une nouvelle mission au Cambodge, pour y recueillir une collection de bas-reliefs, statues, inscriptions, relevés d'architecture, destinés à nos musées nationaux. M. Doudart de Lagrée était mort à la fin de son expédition, tué par ce climat meurtrier ; son second, M. le lieutenant Delaporte, qui avait dirigé toute la partie artistique, fut chargé de commander la mission d'exploration. Celle-ci obtint un éclatant succès : en quelques mois, elle étudia toutes les ruines signalées par M. Mouhot, de Lagrée, M. Moura, représentant de la France à la cour de Cambodge, M. Dupré, gouverneur de la colonie, et en découvrit 42 nouvelles ; partout, elle put relever des plans, faire des photographies et des dessins, et enlever un grand nombre d'œuvres d'art qu'elle rapporta sans accident, mais avec des difficultés inouïes, à Saïgon. Malheureusement, la maladie du chef et de presque tous les membres de la mission avait forcé d'en abrégier le retour. Un des voyageurs, M. Faraut, conducteur des ponts et chaussées, offrit, aussitôt en convalescence, de retourner dans les régions inhospitalières qui renferment les ruines pour compléter les études commencées. Sa proposition fut acceptée, et, quoique temps après, M. Faraut rapportait les produits de ses recherches.

Tous les objets recueillis dans ses voyages ont été envoyés en France et ont fourni les éléments d'un musée d'antiquités cambodgiennes, qu'on a installé, sous le nom de musée Khmer, au château de Compiègne, en attendant qu'on puisse l'exposer au Louvre.

Le congrès de géographie était attendu à la gare, à l'arrivée du train, par M. Leveaux, maire de la ville, assisté du sous-préfet, M. Firschbach, et des membres du conseil municipal. Avec une cordialité empressée, ces messieurs ont conduit les excursionnistes à l'hôtel de ville, où un lunch avait été préparé à leur intention et fut servi aussitôt après la visite au joli musée Vivenel et aux collections principales. Après le toast du maire, auquel répondit M. Humphalsky, délégué de Hongrie, vice-président du congrès, les voitures, qui avaient amené les membres du congrès de la gare, les conduisirent au château.

À l'entrée du palais, ils ont été reçus par le général Oudinot, commandant, et, dans la salle dit musée Khmer, par MM. Lafenestre et Jamain, représentant le directeur des beaux-arts ; M. le lieutenant Delaporte, organisateur du musée, et deux des membres de sa mission, M. Faraut et M. le Dr Thorel.

Les objets d'art constituant ce nouveau musée oriental occupent la vaste salle des Gardes, c'est-à-dire tout le rez-de-chaussée du pavillon central. Ils sont au nombre de 179, et parmi [eux] figurent plusieurs pièces très-importantes de grandes dimensions, entre autres un gigantesque fragment de queue de serpent ou dragon soutenu par des géants. La sculpture tout entière devait avoir une douzaine de mètres de longueur, et le morceau que nous possédons a 3 mètres de long sur 3 mètres 30 de haut ; un grand lion en grès, un éléphant remarquablement sculpté, un fronton de porte représentant neuf danseuses coiffées de la tiare, un géant de pierre, etc.

Le long des murailles sont fixés des bas-reliefs, balustres, frontons, etc., ornés de personnages curieusement mouvementés ou des rinceaux et arabesques délicatement fouillés.

Citons encore des statues de rois, une tête de Brahma à quatre faces d'un grand caractère, des statues et têtes de Bouddha, de Siva, ornées du lingam, de Kaba, de Thepbavada et autres idoles et héros.

Les types reproduits dans ces sculptures sont des types indigènes ; l'expression des figures est souriante et douce, l'attitude hiératique. Les formes musculaires sont très-peu accusées. En somme, ils montrent un art assez avancé ; mais c'est surtout dans le dessin ornemental que les artistes khmers excellaient, et pour avoir une véritable idée de la grandeur à laquelle ils atteignirent, il faut étudier surtout dans le musée les morceaux d'architecture, les moulages et la série de superbes dessins et aquarelles exécutés d'après nature par M. Delaporte et M. Faraut.

Après l'examen détaillé de ce musée, unique en Europe, la visite des appartements du château et une courte promenade en forêt ont terminé l'excursion.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Séance du 4 septembre.

(*Le Temps*, 12 septembre 1875, p. 4, col. 2-3)

L'art khmer et le musée de Compiègne. — En 1861, Mouhot découvrait de nouveau les ruines de l'ancienne civilisation khmer et l'existence des superbes débris d'Angkor, la Jérusalem du bouddhisme. Malheureusement, la mort arrêta l'explorateur ; l'ouvrage posthume, publié en anglais d'après ses notes, ne put donner qu'une faible idée des merveilles qu'il avait entrevues. Deux ans après, l'amiral de la Grandière, gouverneur de notre colonie de Cochinchine, visitait les ruines d'Angkor. En 1866-67-68, une expédition française, composée de MM. Doudart de Lagrée, Francis Garnier, Delaporte, Thorel, Joubert, de Carné, reconnut la vallée du Me-Kong. Les résultats de cette exploration ont été publiés en 1873. L'art khmer commença à être connu ; il attira du moins l'attention au public et des archéologues. Une nouvelle expédition fut aussitôt

organisée sous le commandement de M. Delaporte. Le *Journal officiel* du 1^{er} et du 2 avril 1874 enregistrait le rapport de M. Delaporte constatant la découverte de vingt groupes de ruines inconnus et signalant, d'après les indications des indigènes, un grand nombre d'autres ruines qu'il n'avait pu trouver le temps de visiter. M. Faraut acheva de reconnaître ces vestiges grandioses, parmi lesquels nous voyons figurer un monument orné de quarante-cinq tours, l'un des plus beaux laissés par les Khmers.

Les morceaux de sculpture et d'architecture recueillis par M. Delaporte, les moulages rapportés par M. Faraut, les estampages exécutés par M. Filoz ont paru assez importants pour former un musée spécial, et, en attendant l'appropriation d'un local convenable au Louvre, ils ont été exposés au palais de Compiègne. Le musée Khmer, organisé par M. Delaporte, a été installé dans la magnifique salle des gardes.

.....

En 1878, les antiquités cambodgiennes furent transportées à l'Exposition universelle, dans les galeries du Trocadéro.

1884 : transfert de la collection au Musée ethnographique du Trocadéro à Paris. Section parfois qualifiée de musée indo-chinois.